# Troisième lettre : de la conception "olympique du sport"

Autor(en): **Molles, R.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **58 (1920)**

Heft 25

PDF erstellt am: **29.03.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-215660

**Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

**Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

**http://www.e-periodica.ch**



## LES SAVANTS DES DEVENS

LA Société vaudoise des sciences naturelles inaugurera aujourd'hui samedi, à Bex, un monument érigé à la mémoire de Jean de Charpentier, qui fut directeur des Salines et qui, l'un des premiers, constata le mouvement de recul et d'avancement des glaciers et en formula la théorie.

Nous devons à l'obligeance de la Direction de la *Bibliothèque universelle* communication du cliché qui accompagne ces lignes et donnant les portraits de Albert de Haller, de Charpentier et de Thomas, les savants des Devens. Ce cliché a paru dans l'ouvrage de Eugène Rambert : « Bex et ses environs », édité en 1871 par la *Bibliothèque universelle,* et imprimé chez Georges Bridel, Lausanne. C'est à cet ouvrage, qu'a bien voulu nous prêter M. G.-A. Bridel, que nous empruntons les quelques détails que voici.

* * *

« ... Voyez-vous cette petite vallée circulaire, qui tourne autour du Montet et le sépare de la montagne proprement dite ? Quelques maisons y sont éparses. Il en est une qu'accompagne un petit jardin, d'apparence presque négligée, mais où brillent des fleurs qu'on ne voit pas dans d'autres jardins. Ce jardin trahit un botaniste. Il en est une autre tout à côté, la « Maison-Rouge », comme on l'appelle, et, plus en arrière, une troisième aux volets verts et blancs, signe assuré de la propriété cantonale. Celui qui habite aujourd'hui (en 1871) la première est le fils d'Emmanuel Thomas, le petit-fils d'Abram Thomas; la « Maison-Rouge », ainsi que celle aux volets nationaux ont été l'une et l'autre la demeure de Jean de Charpentier, et il n'y a pas une pierre dans les chemins du voisinage qui ait oublié les noms d'Albert de Haller, de Gaudin, de Muret, d'Agassiz, de Léopold de Buch et d'autres savants justement célèbres. »

Abram Thomas, qui devait devenir le « botaniste de la montagne », habitait les Plans de Frenières. C'est là qu'il fut « découvert » par Albert de Haller, fixé alors à Roche, d'où il dirigeait les Salines.

Thomas et son fils Emmanuel, aussi bien doué que lui, s'étant installés plus tard aux Devens, eurent bientôt la bonne fortune d'avoir auprès d'eux un appui et un guide éminent dans la personne de Jean de Charpentier, directeur des mines et salines de Bex. Charpentier développa les dons naturels du fils Thomas, l'initia à la vraie science et d'un simple chercheur de plantes et de cristaux fit un naturaliste, qui suppléait à force de sagacité aux lacunes de son éducation première.

« Pendant qu'Emmanuel Thomas courait la montagne, récoltant plantes, graines et pierres, Jean de Charpentier, continue Eugène Rambert, travaillait de son côté. Le grand problème qui préoccupait alors tous les naturalistes suisses était celui des blocs et des terrains erratiques. On avait essayé déjà de mille systèmes, tous plus aventureux les uns que les autres, et dont aucun ne rendait compte des faits. Mais il n'était venu à personne l'idée de prendre au sérieux une théorie fort accréditée parmi les montagnards. Que peut valoir l'opinion d'un chasseur de chamois en matière de géologie ? Les chasseurs de chamois avaient cependant sur le commun des hommes de science l'avantage de vivre dans le voisinage des glaciers... La principale objection des savants contre la théorie des chasseurs était qu'ils n'avaient jamais vu les glaciers s'approcher de leurs laboratoires; mais les chasseurs qui avaient vu les glaciers menacer leurs cabanes ne faisaient point de difficultés à les supposer plus grands qu'autrefois. Pour accréditer parmi les savants le système des chasseurs, il fallut un intermédiaire, l'ingénieur valaisan Venetz, homme d'une rare pénétration, moitié savant, moitié montagnard. Ce fut Venetz qui obligea Charpentier à examiner sérieusemnt l'idée populaire. Charpentier y apporta son esprit de méthode, débutant par une étude impartiale et rigoureuse des glaciers actuels, envisagés surtout comme agents de transport. A peine avait-il essayé quelques pas dans cette voie dédaignée, que la lumière se fit dans son esprit. Tout allait de soi; les phénomènes jusqu'alors les plus rebelles s'expliquaient comme par enchantement, et de la facilité même de ces explications naissait un ensemble de preuves suffisantes pour porter la conviction dans les esprits les plus sceptiques. Charpentier comprit tout de suite l'importance de sa découverte. Il ne s'agissait de rien moins que d'un âge du monde jusqu'alors ignoré, et il chercha aussitôt à remonter jusqu'aux causes lointaines d'un évènement si extraordinaire. Peut-être sur ce point est-il entré dans ses idées quelque peu de fantaisie; mais il n'en a pas moins l'honneur d'avoir tiré au clair la question des terrains erratiques. Il a enlevé la première et grande difficulté, laissant à ses successeurs un travail où la patience importe plus que le génie. Ce n'est pas ainsi, je le sais, que tout le monde a jugé au dehors; on y partagea la gloire entre lui et d'autres, sans toujours lui en assurer la meilleure part; mais c'est qu'on ne sait pas au dehors de quelle façon en usait Charpentier. Plus heureux d'avoir fait faire un progrès à la science que jaloux de s'en réserver le mérite, il ne songeait point à prendre date; il y allait *à la bonne,* redoutant une publication prématurée. Cependant il continuait d'accorder à tous l'hospitalité de sa maison, et du même coup, il fit si bien celle de sa découverte qu'il manqua l'avantage d'être le premier à l'exposer dans un livre.

» La science de la montagne, si l'on peut ainsi parler, poursuit Eugène Rambert, n'a pas eu de foyer plus actif que cette école de Devens. Il s'y est fait plus, non seulement en proportion, mais réellement, que dans tel centre considérable embarrassé de ses ressources. Il n'en reste d'autre monument que le nom de Jean de Charpentier sur un des blocs erratiques du vallon, le « bloc monstre », et d'ineffaçables souvenirs chez ceux qui, il y a une trentaine d'années, suivaient le chemin de la maison aux volets verts et blancs.

» Du temps d'Albert de Haller, comme du temps de Charpentier, l'originalité de ce petit centre de culture scientifique était dans la rencontre de la haute science, sûre d'elle-même, ayant ses bases et ses méthodes, et de cette science naïve, qui n'est qu'ardente curiosité, finesse d'observation, et qui suppose avec la nature je ne sais quelle secrète et particulière intimité... »

*Eugène Rambert.*




**Sur la corde.**

La vie humaine est une corde
Sur laquelle on va pas à pas.
Le plus adroit sur cette corde
Est celui qui n'y bronche pas.
Pour bien marcher sur cette corde,
Et s'y tenir sans s'effrayer,
Il faut toujours sur cette corde
Prendre l'honneur pour balancier.

**La barbe !** — Il était coiffeur de son métier et se nommait Nicolas; mais on ne le connaissait guère que sous le sobriquet de «Ministre ». Un jour, le pasteur du village, tout en se faisant raser, lui posa tout naïvement la question :

— Au fond, pourquoi vous dit-on ministre ?

— Y paraît que quand j'étais jeune j'avais tant crouïe langue !

## TROISIÈME LETTRE

### DE LA CONCEPTION «OLYMPIQUE DU SPORT»

L'IDÉAL sportif ne doit pas trouver sa réalisation dans l'imitation des Anciens, mais bien être une formule nouvelle propre à rendre l'homme plus viril et mieux armé en face des exigences de la civilisation moderne.

* * *

Parle-t-on de sport, aussitôt l'esprit, par un de ses brusques retours en arrière, s'en va voyager au pays du « Discobole, dans la patrie des athlètes et des jeux olympiques ». Et qui peut prétendre n'avoir pas eu dans sa jeunesse, au temps de ses leçons d'histoire ancienne, sur les bancs du collège ou ailleurs, la vision suggestive de l'antique Grèce sportive.

Pour d'aucuns, ce fut un dédommagement salutaire pour tant d'heures de géôle, que de pouvoir, faute de liberté et d'expansion libre en plein air, suivre les athlètes grecs dans leurs ébats et, suspendus aux lèvres de leur vieux professeur, vivre une heure durant, au côté des spectateurs haletants et enthousiastes, dans le vaste stade où la jeune génération grecque donnait le spectacle de sa force vitale et de son héroïque persévérance. Qui n'a jamais admiré le merveilleux effort fourni par ce coureur grec qui, vainqueur à Marathon, s'en vient, d'une seule traite, porter la nouvelle de la victoire des Hellènes aux sénateurs de la capitale. Il meurt de son effort, c'est vrai, mais il meurt en héros.

Qu'il y ait eu alors des gens qui se soient épris de cette civilisation ancienne, qu'ils l'aient prônée et offerte à notre jeunesse moderne comme un exemple parfait de l'Idéal à atteindre; que parmi eux se soient trouvé des hommes éminents, assez audacieux et imbus d'un idéal humanitaire enthousiaste pour oser songer à reconstruire des stades, et réorganiser des Jeux olympiques, quoi de plus naturel et qu'y a-t-il d'étonnant à cela. On ne peut que les louer dans leur intention.

Mais est-il nécessaire de les suivre dans la réalisation de leurs rêves. Et peut-on nous en vouloir d'être d'un avis différent.

* * *

La formule qu'ils nous proposent me paraît bien surannée malgré que très séduisante. Et à cause de la séduction même qu'elle revêt faut-il se garder de faire sienne, sans examen sérieux, une telle conception.

* * *

L'idéal de la Grèce antique était un idéal guerrier. A côté du citoyen athénien l'étranger n'était qu'un barbare et la civilisation avancée de l'Attique autorisait les Grecs à réaliser leurs rêves de conquérants. Qui n'était point favorable aux dieux n'avait point droit à l'existence. A Sparte on exposait sur le Taygète les enfants mal nés et incapables de pourvoir un jour à la défense de la patrie et de prendre une part active aux guerres de conquête. Les Grecs obéissaient aux lois de leur épo-

que. Ils avaient trouvé la vraie formule pour atteindre leur idéal. En cela ils sont dignes de notre admiration.

Que l'idéal de la jeunesse moderne est loin d'être conforme à l'idéal des anciens grecs.

Qui songe actuellement, étant donnés les progrès réalisés par la médecine et la chirurgie, à s'en aller exposer sa progéniture sur les bords escarpés de nos fleuves. Autres temps, autres mœurs. La guerre elle-même n'est-elle point devenue le fléau contre lequel toute la jeune génération doit se dresser comme un obstacle insurmontable.

Et notez que je ne cite là, parmi tant de conceptions contradictoires, que quelques exemples entre cent.

A des idéaux nouveaux doivent nécessairement correspondre des aspirations nouvelles et des moyens différents. La formule doit être renouvelée entièrement. La voie à suivre doit être tracée dans un terrain plus difficile et à cause de cela doit être jalonnée distinctement et propice à la marche des plus faibles comme des plus forts.

Ce sont moins des athlètes que des jeunes hommes avertis, armés d'une volonté forte et d'un savoir fécond qu'il faut à l'humanité. Car c'est d'un esprit nouveau chez les individus que découlera le bonheur des masses.

La réalisation des grandes idées qui créent des sursauts d'espérance dans le monde moderne est à ce prix.

* * *

L'idéal sportif ne doit pas trouver sa réalisation dans l'imitation des Anciens. Mais bien être une formule nouvelle propre à rendre l'homme plus viril et mieux armé en face des exigences de la civilisation moderne. *R. Molles.*

---

**Blague de pirate du lac.** — Dis-voi, Louis, tu te souviens quand nous avons été nous baigner à la Maladière, y a juste une année ? J'avais cru qu'on m'avait volé mon gilet. Voilà-t-y pas que je l'ai retrouvé hier, en allant au jus.

— Monture !

— C'est sûr; par distraction, je l'avais remis avant ma chemise !

**De l'autre côté.** — Feu M. Gonin, ingénieur cantonal vaudois, se promenait un jour en Savoie. Sur la route, entre St-Gingolph et Evian, dans la crainte de manquer le bateau pour rentrer à Lausanne, il questionna une brave paysanne sur la longueur du chemin.

— Dites-moi, madame, combien y a-t-il encore d'ici à Evian ?

— Est-ce que, par hasard, mossieu saurait ce que c'est qu'un kilomètre ?

— Un peu, ma bonne dame, répondit en souriant l'ingénieur.

— Eh ! bien, y en a encore six d'ici à Evian.

Ajoutons qu'en disant cela, la brave Savoyarde indiquait les bornes kilométriques qui jalonnaient la route. **G.-A. B.**




## FUMÉE

X

Lundi 15 septembre 18..., grande date pour notre vieux pasteur et sa famille. Vingt-cinq ans auparavant, Eliézer-Jonathan-Melchisédech-Benjamin-Samson Ricard, de Chardonne et Corsier sur Vevey, alors pasteur à Oron, âgé de 40 ans, avait épousé Esther-Adélaïde Bertrand, de Villars-Ste-Croix, fille de feu Samuel Bertrand et de Marie-Madeleine, sa femme. Or, en cette bienheureuse année 18..., le 15 septembre, qui était donc un lundi, il s'agissait de célébrer la noce d'argent du fidèle couple qui, pour le moment, occupait la cure de notre petite ville. Déjà, depuis plus de huit jours, Mme la ministre était occupée à préparer des civets et des pâtés, le tout devant figurer au repas qui serait offert pour la circonstance, et l'on n'était encore qu'au 10 du mois. Souvent elle venait chez nous, et de longues et intéressantes consultations culinaires avaient lieu avec ma tante. Celle-ci essaya bien de profiter de l'occasion pour placer un exemplaire du « Parfait cuisinier français », mais ses avances restèrent inutiles. Esther-Adélaïde Ricard née Bertrand, avec un sourire des plus gracieux, déclara qu'elle préférait de beaucoup les conseils oraux, surtout venant d'une personne aussi expérimentée que l'était ma tante, et ma tante, très flattée de cet hommage rendu à son savoir et de plus intimément convaincue qu'il était mérité, mit fin à ses instances, et même, en grand secret, il est vrai (mais qu'est-ce que le secret entre femmes ?), fit mention de l'épouvantable hérésie du boudin blanc. Vanité, voilà bien de tes fruits !

Notre pasteur est grand, sec, anguleux; au physique et au moral un véritable compas. La minutie est sa passion. Dans ses idées comme dans ses habitudes, tout est tiré au cordeau, méthodique à l'excès. Dans sa cure, dans son jardin, toujours même régularité monotone. La ligne droite, il ne sort pas de là. Ses sermons, emblème parfait de son caractère, sont toujours en quatre points, chaque point comprenant deux divisions, chaque division un exemple ou un enseignement. D'ailleurs ministre fort estimable, aimé de ses paroissiens, remplissant ses fonctions avec la plus grande exactitude.

Son épouse est son portrait en femme, je ne puis pas mieux dire.

Pendant longtemps, Esther-Adélaïde, versant de bien tristes larmes, crut qu'elle n'aurait jamais le bonheur de devenir mère. Mais enfin, au bout de sept années de mariage, qu'un mauvais plaisant s'avisa de comparer aux sept années maigres annoncées par Joseph au roi Pharaon, Mme la ministre eut une fille: la série des sept années d'abondance allait commencer, disait-on. On attendit donc avec impatience : le printemps eut sa verdure, l'été amena ses chaleurs, l'automne vit mûrir ses fruits, l'hiver accourut avec ses frimas, une année s'écoula tout entière et rien ne vint. Désirée Ricard resta la seule enfant d'Esther, qui s'en consola : ses souhaits étaient accomplis, plus complètement même qu'elle n'eût osé l'espérer; la jeune fille eut toutes les qualités de son père, par conséquent toutes celles de sa mère aussi. A dix-huit ans, quelques jours avant l'anniversaire dont j'ai parlé, Désirée était grande, sèche, anguleuse; elle chérissait la minutie et, prévoyante comme ses parents, travaillait de toutes ses forces au splendide banquet.

Le mémorable 15 septembre avait donc lui. Le soleil s'était levé radieux derrière les montagnes, le ciel était pur. Samson Ricard, Adélaïde, son épouse et leur fille Désirée eurent tous les avant-goûts d'une félicité complète. Aussi, que tout était bien arrangé, quel ordre, quel ensemble, quelle harmonie ! Ce jambon au haut de la table, ce pâté au centre, ces volailles sur les côtés, ce gibier à droite, ce rôti à gauche, ici le boudin blanc, là l'entremets, les légumes, la salade, les vins fins, le dessert. Le pasteur avait choisi ses invités parmi les notabilités de notre ville : le préfet, sa femme, quelques municipaux, au nombre desquels était mon oncle, mesdames leurs épouses, un ou deux maîtres du collège, plus d'anciens camarades d'études, venus des quatre coins du canton, tous ministres ou à peu près.

Ma tante et Mlle Sophie n'avaient pas été oubliées, cela va sans dire.

Les temps homériques étant depuis longtemps passés, je ne m'étendrai pas sur les différents services. Qu'il me soit pourtant permis de dire que le boudin blanc, fait d'après toutes les règles de l'art, sans oublier la mie de pain, ni les œufs, ni le lait, ni les fines herbes, fut généralement trouvé détestable, mais personne ne fut assez mal appris pour en rien laisser voir. Au contraire, Mme la ministre, qui se trouvait placée dans le voisinage de ma tante, en reprit deux fois, sans nul doute pour reconnaître tacitement le mérite de sa maîtresse de cuisine.

— Délicieux, disait-elle à demi-voix, délicieux !

Parlerai-je du discours pathétique prononcé par notre pasteur ? Comme ses sermons, il était divisé en quatre points, chaque point comprenant deux divisions, chaque division un exemple ou un enseignement. La première partie s'adressait aux autorités présente, la deuxième aux vieux amis, la troisième concernait tous ceux, paroissiens ou autres qui, vu leur nombre, n'avaient pu être invités; la quatrième enfin était une apologie du mariage.

Pendant 25 années, Samson Ricard avait vu chez lui ses opinions partagées, ses désirs prévenus, son caractère compris; il avait constamment été entouré de prévenances, de soins de tous les jours; dans les temps heureux comme dans les afflictions, il ne s'était jamais senti seul au monde, il avait en un mot goûté en plein les douceurs de la vie de famille. A qui devait-il tout cela Après Dieu, à sa bonne, à sa dévouée, à son inestimable épouse ! En prononçant ces paroles, l'orateur abaissait un humide et tendre regard sur Esther-Adélaïde, et Esther-Adélaïde, toute rouge (qui aurait cru cela possible ?) de bonheur et d'intime félicité, contemplait Samson-Benjamin d'un air qui voulait dire : Combien pourtant nous nous chérissons ! A les voir tous deux, on aurait pu se demander si l'on n'avait pas, par hasard devant les yeux un couple sentimental de longues et roides girafes s'apprêtant à s'entrebecqueter comme de jeunes colombes.

Le spectacle était donc un peu comique, mais d'abord et surtout fort attendrissant. Mlle Sophie, la pensionnaire de ma tante, paraissait le sentir au plus profond de son cœur : elle levait ses petits yeux au ciel, penchait légèrement la tête. Lorsqu'un amoureux soupir fut venu la soulager un peu, sa pensée pouvait aisément se lire sur son visage :

— Combien je vais me dépêcher d'achever son trousseau ! Encore 7 chemises pour compléter les dix douzaines, 14 draps, 22 serviettes... et tout sera prêt.

Après le ministre, plusieurs personnes prirent encore la parole. On se fit de mutuels compliments, on porta de nombreux toasts et, en fin de compte, chacun se retira fort satisfait.

(A suivre.) Benjamin DUMUR.

---

**Les femmes.** — Mais, monsieur, comment pouvez-vous raconter des horreurs pareilles sur le compte de ma meilleure amie !

— Ce n'est rien encore, vous n'avez pas entendu le plus piquant.

— Ah ! racontez donc !

**Différence entre maîtres et domestiques.** — La dame : Qu'estce que je vois ! vous avez acheté exactement le même chapeau que moi ! Il n'y a donc plus de différence entre les maîtres et les domestiques ?

La servante : Oh que si, madame, mon chapeau est payé

**En chemin de fer de Fribourg à Berne.**

1er voyageur. — Alors, vous vous rendez à Berne? Jolie ville, qui a beaucoup de cachet, mais c'est dommage qu'elle ressemble à un cochon.

2me voyageur. — Ah ! c'est la première fois que...

1er voyageur. — Et pourtant rien de plus vrai. Un cochon est entouré de lard et Berne....

**Royal Biograph.** — Le programme de cette semaine au Royal Biograph comporte une œuvre artistique de tout premier ordre « Rhapsodie satanique » qui de plus aura l'avantage de faire admirer nne dernière fois l'art parfait avec Lydia Borelli. Avec « La fille du condamné » et « Les ailes de Satan », deux nouveaux épisodes de « Barrabas ». A la partie comique « Il ne l'aura pas ! », un nouveau succès de fou-rire. Prix ordinaire des places. Dimanche 20 courant, matinée ininterrompue et soirée à 8 h. et demie.

Hôtel de la Cloche
au Grand-Pont
Lausanne
Café-Restaurant
Brasserie
44

Royal Biograph
Place Centrale - LAUSANNE - Téléphone 29.39
Matinée à 3 h. Tous les jours Soirée à 8 ½ h.
Du Vendredi 18 au Jeudi 24 juin 1920.
Dimanche 20 juin : 87
— MATINÉE ININTERROMPUE dès 2 ½ h. —
Programme de tout premier ordre
RHAPSODIE SATANIQUE
Le dernier chef-d'œuvre tourné avec la célèbre actrice
LYDIA BORELLI
qui vient de quitter définitivement le cinéma.
IMMENSE SUCCÈS ! IMMENSE SUCCÈS !
BARRABAS
Grand ciné-roman français d'aventures, de
M. Louis FEUILLADES
6me épisode : La fille du condamné.
7me épisode : Les ailes de Satan
IL NE L'AURA PAS ! Gros succès de fou-rire.

Vermouth NOBLESSE
DÉLICIEUSE GOURMANDISE
SE BOIT GLACÉ G. 162 L.

FUMEZ LES CIGARES FROSSARD

*Rédaction :* Julien MONNET et Victor FAVRAT.
J. MONNET, édit. resp.
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.